

Fétiches

Emmanuelle Dorion

Numéro 158, été 2018

(filles, soeurs et complices de ceux qui vont pieds nus à l'envers de la vie)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88666ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dorion, E. (2018). Fétiches. *Moebius*, (158), 109–111.

FÉTICHES

Emmanuelle Dorion

toujours je vous ai suivies à l'odeur, vous qui marchez comme si vous n'aviez jamais eu soif, sans compiler, sans compter. moi je suis avide, je rampe, je m'empresse. je mange ce qu'on me donne sans goûter ni respirer. ce qu'il reste à tirer de vous, de ces vous figés au moment des accidents, aux moments consignés déjà, je le traque avec mes ongles dans le tamis boueux. j'aligne les retailles. je n'espère plus écrire, je tiendrai des listes, j'élèverai en reliques les déchets qu'on jette des voitures.

après la déflagration je n'ai plus rien touché. après la déflagration j'ai marché les nuits de soufre sans regarder devant moi, avec la pluie vers les bars éteints. j'ai su tout de suite mon corps perméable, facile à prendre, et ta force en grève pour m'y laisser tomber. je conçois une reconnaissance éreintée qui pardonne au froid, à l'indifférence ; je sais que nous ne sommes pas de la même matière.

j'accepte le bruit, les salves de plomb, les aiguilles dans ma tête. ce n'est déjà plus pour expliquer, ce n'est plus pour l'onction mais pour suivre le mouvement que je reste. je ramasse l'écume, le flegme quand vous repartez. rien n'est trop sale pour moi.

pour chaque baiser un trou de cigarette. je te parle comme on prie, pour le geste. je sais que tu ne peux rien donner sinon toi-même, que les grâces te viennent sans effort, je sais que tu auras le loisir de te lasser de nous.

si vous aviez été malades vous auriez compris mais je ne vous aurais pas aimées. nous aurions marché, parlé des sabots sur le toit, de la goutte d'eau entre les yeux. au métronome dans les os je ne peux pas rester sans trembler. je reviens battre les mêmes eaux brunes. je vous prendrais à bras-le-corps, vous ouvrirais en deux, je poncerais vos visages. mais vous n'aurez pas faim si je vous parle de la faim, vous ne claquerez jamais des dents, vous ne protégerez jamais votre visage.

dans ton hiver blond j'ai cru qu'il y aurait autre chose, le relief d'une langue qu'on pouvait effleurer, dont on pouvait deviner les contours. j'ai pris la beauté pour étouffer les feux, pour calfeutrer les portes. quand tu te lèves, tu enfiles le calque du corps que je t'ai donné. et coupes tout ce qui dépasse.